



## LE FILM VU PAR CARLOS SAURA

Pour tourner *Vivre vite*, Carlos Saura a engagé d'authentiques délinquants.

Après douze ans passés à enquêter dans les milieux de la bourgeoisie espagnole, Carlos Saura rompt aujourd'hui avec ses attaches. Dans *Vivre vite*, qui sort cette semaine (avant la sortie espagnole), il s'est cette fois tourné vers les marginaux : la jeunesse délinquante de la banlieue madrilène. Tourné avec des non-professionnels recrutés sur le terrain, *Vivre vite*, c'est presque une photo prise sur le vif du « jeune » terrorisme à l'espagnole. La preuve : deux des acteurs du film engagés pour jouer leur propre rôle ont été arrêtés peu après le tournage pour avoir braqué une banque.

« Depuis des années, raconte Carlos Saura, je collectionnais toutes les coupures de presse faisant allusions aux braquages de banque par les jeunes. J'ignore les raisons de mon geste. J'étais irrésistiblement attiré par ce phénomène. Après le tournage de *Maman a cent ans*, je me suis enfermé chez moi pour écrire sur ce sujet. Ça ne collait pas. Je manquais de références. Il me fallait aller voir de plus près. Pendant quelques mois, je suis donc allé me tremper dans l'existence de ces jeunes. »

De rencontre en rencontre, Carlos Saura écrit un nouveau scénario, strictement fondé cette fois sur la mentalité de ces « lou-lous de banlieue », dialogues restitués sur le vif, braquages et tueries à peine plus exagérés que dans la réalité et interprétation rigoureusement véridique. « Il y a, je crois, dit-il, deux directions dans mes films, l'une de fiction, l'autre documentaire. Dans *Vivre vite*, j'ai privilégié la seconde. Je voulais absolument, par exemple, que ce film soit joué par de vrais délinquants, si possible complices entre eux. J'ai fait de nombreux essais en vidéo, pas toujours concluants, certains dramatiques ; ainsi, lorsque j'ai auditionné Mathias, le lendemain ce dernier volait une bicyclette. Sommé par la police de s'arrêter, il se faisait abattre... »

Finalement Carlos Saura en retiendra quatre âgés de dix-sept à vingt-deux ans, trois garçons, José Antonio Valdelomar, José María Hervás Roldán, Jesús Arias Aranzueque, une fille, Berta Socuëllamos Arco. Le film est tourné dans l'ordre chronologique des séquences. La réalité dépassera si possible le documentaire : à peine le tournage terminé, deux des acteurs se retrouvent derrière les barreaux.

« Ce film a été une expérience formidable pour moi. J'ai eu le sentiment de retrouver une forme d'innocence que je n'avais probablement jamais connue auparavant. Ces jeunes qui ne poursuivent qu'une idée, la liberté, n'écoutent qu'une musique, celle de leurs pareils, typiquement espagnole, qui se droguent et dont la seule ambition est « tout, tout de suite » (A vingt ans, ils considèrent que leur vie est finie) m'ont fasciné... Ce ne sont pas des monstres. Certains diront que le film est « simple ». Mais ces gens-là sont simples. »

Et Carlos Saura de vous claquer deux bises sur la joue. Auparavant, il aura fallu lui soutirer des explications sur ses projets à venir : un documentaire sur un ballet inspiré des *Noces de Sang* de F. Garcia Lorca, un film de fiction, *les Douces Heures du passé*, singulière volte-face de ce cinéaste hanté par le temps.

Le Matin - Marie-Elisabeth Rouchy



Festival Berlin 1981  
OURS D'OR

GÉNÉRIQUE

### FICHE ARTISTIQUE

Jose Antonio Valdelomar	Pablo
Jesús Arias Aranzueque	Meca
José María Hervás Roldán	Sebas
Berta Socuëllamos	Ángela
André Falcon	Caissier
Alain Doutey	Garde
Yves Arcanel	Controleur de gestion

### FICHE TECHNIQUE

réalisation	Carlos Saura
scénario	Carlos Saura
image	Teo Escamilla
montage	Pablo G. del Amo
décors	Antonio Belizón
costumes	Maiki Marín
musique	Los Chunguitos, La Marelu, Emilio de Diego
Producteur délégué	Tony Moliere
produit par	Eliás Querejeta

Espagne - 1981 - 1h39 - Couleur - 1,66 Version restaurée

Distribution Tamasa avec le soutien du CNC - Tamasa : 5 rue de Charonne - 75011 Paris - www.tamasadiffusion.com - T. 01 43 59 01 01

Stadion



Ours d'Or  
Internationale  
Filmfestspiele  
Berlin

UN FILM ECRIT ET RÉALISÉ PAR CARLOS SAURA

# VIVRE VITE



Deprisa, deprisa

un film écrit et réalisé par Carlos Saura

avec André Falcon, Alain Doutey,  
Yves Arcanel, José A. Valdelomar,  
José Hervás Roldán, Jesús Arias Aranzueque,  
Berta Socuëllamos Zarco

Directeur de la photo Teo Escamilla

Producteur délégué Tony Moliere

Directrice de production Primitiva Álvarez, Jacques Rivetti

avec en partenariat Elías Querejeta, Les Films Molière, Pathé Production

coproduction TAMASA avec le soutien du CNC

TRANSFUGE

Cine.com

Vocabulaire

PERFORMANCES

2007

code

adip

STUDIOCANAL

100%

TAMASA



« Ils sont détruits physiquement parce que c'est, honnêtement, l'unique issue envisageable. Certes, il y a des jeunes qui parviennent à s'en sortir, qui trouvent du travail, se marient... Mais d'une manière ou d'une autre ce type de vie là, faite de violence et de crimes, s'achève toujours en tragédie. »

Carlos Saura



Pablo, Meca et Sebas vivent de petits coups, qui leur permettent de prendre du bon temps. Maigres profits bien sûr mais pour de maigres besoins. Et l'amitié passe avant tout.

Un soir, après un braquage de voiture, ils rencontrent Angela, serveuse dans un bar.

Angela découvre rapidement la vie dangereuse mais indépendante que mène le trio. Elle aime le danger et le luxe. Petit à petit la bande s'habitue à une vie facile et de petits larcins en hold-up, s'enfonce dans le grand banditisme.

## CENSURE

Messieurs,

Par lettre du 4 février 1981, vous avez bien voulu me demander le visa d'exploitation et l'autorisation d'exportation en faveur du film hispano-français de long métrage intitulé : « Vivre vite » (Deprisa, deprisa).

J'ai l'honneur de vous faire connaître que la commission de contrôle des films cinématographiques, après avoir examiné cette production le 2 mars en sous-commission et le 19 mars 1981 en séance plénière, a émis l'avis suivant « Quatre jeunes face au monde. Au monde pollué et dégradé où ils n'ont pas leur place. Mais ils ont envie de vivre, et puisque la porte est fermée, ils vont entrer par effraction. Leur job, ce sera l'attaque à main armée qui leur procurera les paquets de pesetas avec lesquels ils réaliseront leurs rêves petit-bourgeois : aller voir la mer, acheter un appartement, un frigo...

La commission a jugé ce film dangereux, car fascinant. Ces quatre jeunes sont sympathiques, attachants. Ils vivent entre eux une amitié et un amour forts et attendrissants. Ils apparaissent plus comme des victimes que comme des hors-la-loi, et leur aventure est un défi qui peut séduire plus d'un adolescent. La fin tragique ajoute à ce défi, plus qu'elle n'en dissuade.

Le vol, l'alcool, la drogue, tout paraît gratifiant, facile, banal. Chacun s'y adonne sans l'ombre d'un problème, sauf la fille, qui boit peu, fume à peine, ne se drogue pas. Mais, elle seule ira jusqu'à tuer, et elle seule survivra.

La commission a estimé qu'en dépit – ou plutôt en raison – de ses qualités, ce film risquait de développer, chez les adolescents, une forte exemplarité. Elle recommande en conséquence l'interdiction aux mineurs ».

Me rangeant à l'avis ainsi exprimé, j'ai décidé de vous délivrer pour le film en cause, le visa d'exploitation et l'autorisation assortis de la restriction précitée.

La pièce administrative, valant le visa d'exploitation, vous sera délivrée dès que vous aurez satisfait aux formalités qui vous seront indiquées par le Centre national cinématographique.

Il est rappelé qu'au générique du film l'indication du visa doit figurer par la mention « visa d'exploitation n°... » aussitôt après le titre. Aucune autre dénomination ne doit être utilisée pour désigner le visa.

Veuillez agréer, Messieurs, l'assurance de mes sentiments distingués.

Pour le ministre et par délégation, le directeur du cabinet.

## LE DIABLE CHARGE LES ARMES



Fascination et désenchantement. Pour son film Carlos Saura avait fait appel à un jeune délinquant. On lui prédisait un bel avenir au cinéma. A la suite d'un « casse », il est, depuis quelques jours, en prison.

Longtemps, Carlos Saura s'est obstiné à exorciser son passé, à harceler une Espagne gangrenée par le fascisme. Pour lui (qui le contredirait ?) tous ces dignitaires en costumes, horribles, ignobles, cupides, grouillant autour du Caudillo comme des loups affamés, n'étaient autre que les bourreaux d'une société. Une horde sanguinaire de délinquants officiels.

En tournant définitivement (?) le dos à ces souvenirs cauchemardesques, Saura ne s'est pas mis à flirter avec l'optimisme. « J'ai vraiment peur de ce que nous prépare le monde où nous vivons », confiait-il à la sortie des *Yeux bandés*, réflexion sur la torture et le terrorisme. Aujourd'hui, sur le rythme trépidant des rengaines des juke-boxes de sa chère péninsule ibérique, il nous offre une balade désespérée avec quatre mômes des terrains vagues et des discothèques. « Marginaux » du monde occidental, petits-enfants de Bonnie and Clyde, cultivant le farniente et le hold-up : on les appelle « délinquants ».

Ses quatre héros (trois garçons et une fille) n'ont rien de ces louards patibulaires auxquels nous ont habitués les films d'aventure américains et toute une presse répressive. Ils n'ont rien de ces « guerriers de la nuit » harnachés de cuir qui terrorisent les cités paisibles à cheval sur leur vrombissants taureaux de fer. « La société nous explique à longueur de temps que ce sont des monstres, dit Saura. Rien de plus faux. Ils sont comme vous et moi. Tous ceux que j'ai rencontrés étaient dignes et délicats. D'une honnêteté surprenante ».

« Enfants aimants et mal aimés », comme écrivait Prévert à propos des *Olvidados* de Luis Buñuel, ils ont l'innocence têtue. Ils cultivent la famille (le produit de l'une de leurs rapines sert à offrir un poste TV couleur à une grand-mère choyée), l'amitié à la vie à la mort, l'amour à la Roméo et Juliette. Leur Disneyland, c'est d'avoir une bagnole à eux, un appartement à eux, un frigidaire-qui fait-des-glaçons à eux, du Chivas à eux. C'est d'aller voir la mer. Leur credo sacro-saint, c'est la liberté. « Ne dépendre de personne et faire à tout moment ce dont on a envie. Pour cela, ils sont prêts à tout, même si on se met en travers de leur route, même s'ils ne doivent jamais avoir vingt ans ».

Vivre pour le plaisir, la drogue aidant si la déprime pointe son nez. *Vivre vite*, dit le titre français. *Vite, vite*, dit le titre original *Deprisa, deprisa*. Ces enfants savent qu'ils ne vivent pas au pa-

radis et que le temps leur est compté. Ils mettent les bouchées doubles, et s'emploient à transformer leur morne existence en jardin des délices. A consommer du plaisir, lentement, lentement. Pendant que sous leurs yeux, sur l'autoroute, des milliers de fourmis mènent une vie de fous... Ay ! Que dolor !

Que l'on ne se méprenne pas : Saura s'est toujours refusé à faire de la violence un spectacle. Son propos n'est ni de faire l'apologie des hold-up, ni de ricaner sur les besoins de sécurité et les droits de propriété des citoyens. Lorsqu'il nous montre la virginale héroïne s'initier au maniement du pistolet, il sait bien (il le dit), que « c'est le diable qui charge les armes ». Et que la fascination du feu mène à la mort. Le film de Saura se veut « avertissement, prémonition ».

### JOUIR DE TOUT, ICI, MAINTENANT, TOUT DE SUITE

Les désenchantés d'aujourd'hui ont inventé une nouvelle théorie, et l'ont mise en pratique. Celle-là même que dépeignait Maurice Pialat dans *Loulo* : le principe de plaisir. Jouir de tout, ici, maintenant, et tout de suite.

« Avaler la vie d'une seule bouchée, comme dit Saura, sans s'inquiéter des conséquences de ses actes, en vivant passionnément la vie, en fuyant toute attache, tout lien qui puisse restreindre la liberté individuelle ».

C'est évidemment une façon de manifester contre la société dans laquelle ils vivent. C'est peut-être l'espoir de l'avènement d'un nouveau monde. Mais ces passants, les victimes des hold-up, que Saura nous montre réclamant légitimement « qu'on les laisse tranquilles et vivre en paix », ne sont-ils pas habités par le même désir que leurs agresseurs d'échapper à ce monde frénétique ? Et ces voitures qui brûlent, incendiées par les petits prophètes hors-la-loi, ne présagent-elles pas une explosion générale ?

Télérama - Jean-Luc Douin

